

## La parole des bêtes

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 334, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2022). Compte rendu de [La parole des bêtes]. *Liberté*, (334), 75–76.



Herbe à chats

Chiendent

## La parole des bêtes

Alexandre Fontaine Rousseau

On voit d'abord dévaler à l'horizon un troupeau de caribous. Puis des volées d'oiseaux surgissent à l'écran au détour d'une coupe franche, dans la parfaite continuité cinétique de ce qui a précédé. Bientôt, ces nuées ailées se métamorphosent à nouveau. Nous sommes désormais dans la savane africaine. Des gnous traversent un cours d'eau, sous le regard impassible d'une panthère. Les images qui défilent proviennent d'innombrables sources, passant sans distinction de la couleur au noir et blanc, puis d'un continent à un autre dans un seul et même élan. *Animal Macula* s'articule dans un premier temps autour de tels mouvements des corps à l'intérieur du cadre, puis d'un plan à l'autre, selon une logique qui paraît de prime abord purement physique. C'est un territoire cinématographique traversé de déplacements migratoires, eux-mêmes ponctués de foudroyants éclats de violence. Aucune narration ne vient y guider notre réflexion ou diriger notre regard.

Le résultat n'en demeure pas moins particulièrement éloquent, car il provoque tout d'abord une forte réaction viscérale chez celle ou celui qui le contemple. *Animal Macula* fascine, justement, parce qu'il trouve son équilibre entre la nature éminemment concrète de sa matière première et la dimension abstraite de la réflexion qui est formulée à travers celle-ci. Il s'agit, surtout, d'un film dont la plus belle qualité est cette place privilégiée qu'il nous aménage au sein de sa propre structure. Le travail de Sylvain L'Espérance s'est toujours constitué autour de tels espaces de

Sylvain L'Espérance  
*Animal Macula*  
Québec, 2021, 81 min

liberté – lorsqu'il ne s'est pas activement affairé à les aménager, par l'entremise du cinéma, dans un monde où ils se font de plus en plus rares. Dans le superbe *Sur le rivage du monde* (2013), tourné à Bamako en étroite collaboration avec des migrants rêvant de rejoindre le continent européen, sa caméra offrait à ses protagonistes un lieu où le temps lui-même semblait momentanément relâcher son emprise sur eux.

Au premier coup d'œil, on pourrait croire que ce nouveau film entièrement composé d'images d'archives se situe forcément aux antipodes des documentaires précédents de L'Espérance, tournés dans un style plus proche du cinéma direct. Ce serait oublier qu'il a toujours existé, même au sein de ceux-ci, des zones transitoires où flottait notre regard. Les différentes sections de *Combat au bout de la nuit* (2016), son ambitieux portrait d'une société grecque menacée d'expulsion par l'Union européenne, étaient liées entre elles par ces états de suspension – comme des brèches s'ouvrant à même la surface du réel. *Animal Macula* semble émerger de ces embrasures dans la façade documentaire d'une œuvre qui, dans les faits, a toujours su échapper à la rigidité de catégories refermées sur elles-mêmes. Il s'agit d'une œuvre réellement ouverte, en ce sens qu'elle nous laisse le champ libre – proposant un espace propice à la méditation plutôt qu'un discours prédéterminé, qui serait par définition réducteur.

C'est par cette ouverture, d'ailleurs, que le film s'impose comme étant la suite logique d'une

démarche artistique depuis toujours ancrée dans le principe fondamental de la rencontre. On pourrait croire, de prime abord, que le dispositif et le sujet d'*Animal Macula* rendent celle-ci impossible. Or, il n'en est rien. L'Espérance, à travers un exercice de montage virtuose, se pose véritablement en interlocuteur des bêtes qu'il (re)met en scène. L'échange de

*Voici un film sur l'âme des animaux, un film où cette âme se promène d'un plan à l'autre. Comme si le mouvement interne de l'œuvre reposait sur un cycle incessant de morts et de réincarnations.*

regards, ici, va dans les deux sens. Le cinéaste ne se contente pas d'observer. Il se laisse regarder. Il n'y a pas que les animaux qui s'humanisent grâce à cet exercice ; l'humain, de son côté, s'animalise à leur contact. Insolite expérience d'altérité, qui émerge tout d'abord d'une forme d'empathie proche du mimétisme. L'humanité se filme elle-même à travers ce regard qu'elle pose sur l'animal. Elle se filme peut-être même avec plus d'honnêteté que lorsque sa caméra est dirigée vers ses propres agissements.

La forme générale de l'essai renvoie évidemment à la question de la représentation des bêtes à travers l'histoire du cinéma, convoquant notamment Jacques Tourneur et Jim Jarmusch, Béla Tarr et Andreï Tarkovski, Carlos Saura et Claire Denis, Robert Bresson et Robert Flaherty. Le collage composé par le cinéaste emprunte autant ses images à la fiction hollywoodienne classique qu'aux documentaires animaliers de Jean Painlevé. Mais sa démarche s'émancipe de l'exercice d'archéologie cinéphile, pour restituer à ces images leur pureté ontologique primaire. Plus rien, dans *Animal Macula*, ne relève de la citation. L'Espérance nous invite à aller au-delà des références, pour voir la vie telle qu'elle s'imprime à l'écran. C'est un peu comme si le cinéma, ici, apprenait à désamorcer ses propres réflexes de lecture et de représentation. Il ne s'agit plus de repérer les clins d'œil cinéphiles à telle ou telle œuvre afin de reconstruire, par l'entremise de ce dialogue d'initiés, un échange préétabli. L'Espérance, au contraire, nous invite simplement à regarder.

Peu à peu, le film en vient ainsi à déconstruire toute

une série de rapports de pouvoir ancrés dans la hiérarchisation traditionnelle de l'ordre des vivants. Un subtil glissement s'opère. En allant ainsi à leur rencontre, en les reconnaissant par le fait même en tant qu'interlocuteurs à part entière, L'Espérance donne en effet la parole aux animaux. L'affirmation, prise en tant que telle, pourra certainement paraître quelque peu ésotérique. Or, *Animal Macula* ne recule jamais devant sa propre dimension mystique. Il l'embrasse même totalement. Voici un film sur l'âme des animaux, un film où cette âme se promène d'un plan à l'autre. Comme si le mouvement interne de l'œuvre reposait sur un cycle incessant de morts et de réincarnations. L'Espérance évite pourtant toute forme d'anthropomorphisme simpliste, qui trahirait l'essence même de la relation qu'il cherche à établir avec ses protagonistes. L'animal devient ici le miroir des relations qu'entretient l'humain avec l'ensemble des vivants, toutes espèces confondues – y compris ses congénères.

Animal pourchassé, animal abattu, animal sacrifié. À travers cette violence, c'est celle de notre propre espèce qui est mise en évidence. Toute une section du film est consacrée à la subjugation de la bête, qui reflète les dynamiques cruelles de nos propres systèmes politiques et sociaux. Lorsque l'on voit Robert de Niro abattre un chevreuil dans *The Deer Hunter*, de Michael Cimino, on sait bien qu'il met en pratique les apprentissages qui lui permettront plus tard de faire la guerre. Isolée de ce récit familial, abstraite de sa propre fonction narrative et réduite à sa plus simple expression, la scène raconte encore cette histoire. Les images d'abattoirs et de massacres qui s'enchaînent expriment toutes, finalement, la même vérité fondamentale. Même les scènes témoignant d'une certaine douceur, comme celle de ce jeune garçon prenant soin d'un hibou dans les *Jeux interdits* de René Clément, sont hantées par leur propre fragilité. Car l'animal, dans la vie d'un enfant, représente fréquemment le premier contact avec la mort.

*Animal Macula* est une bouleversante symphonie dont les mouvements se succèdent avec un aplomb sidérant. L'alternance entre ses brefs instants de calme et ses pics fulgurants d'intensité témoigne en effet d'un formidable sens de la composition. Il s'agit d'une œuvre dont on ressort transi, sans toutefois saisir immédiatement ce qui nous a traversés. Mais cette incompréhension, justement, fait partie de ce qu'à nous proposer le film. Car toutes ces images qui le composent et qui se posent en nous contribuent à nourrir des interrogations qui nous habitent longuement. Film-énigme, qui nous met face à un monde dont on ne saurait faire sens de l'horreur, *Animal Macula* amorce un dialogue que la fin de la projection ne clôt pas. Une part de vérité se cache dans chacune des images qu'il nous donne à voir. Mais la somme de ces vérités s'avère impossible à résumer, comme si le film arrivait, par un geste simple, à embrasser la complexité du monde qui s'incarne à travers son vaste réseau d'images. Il suffit, pour s'en rendre compte, de s'ouvrir à la parole des bêtes. 